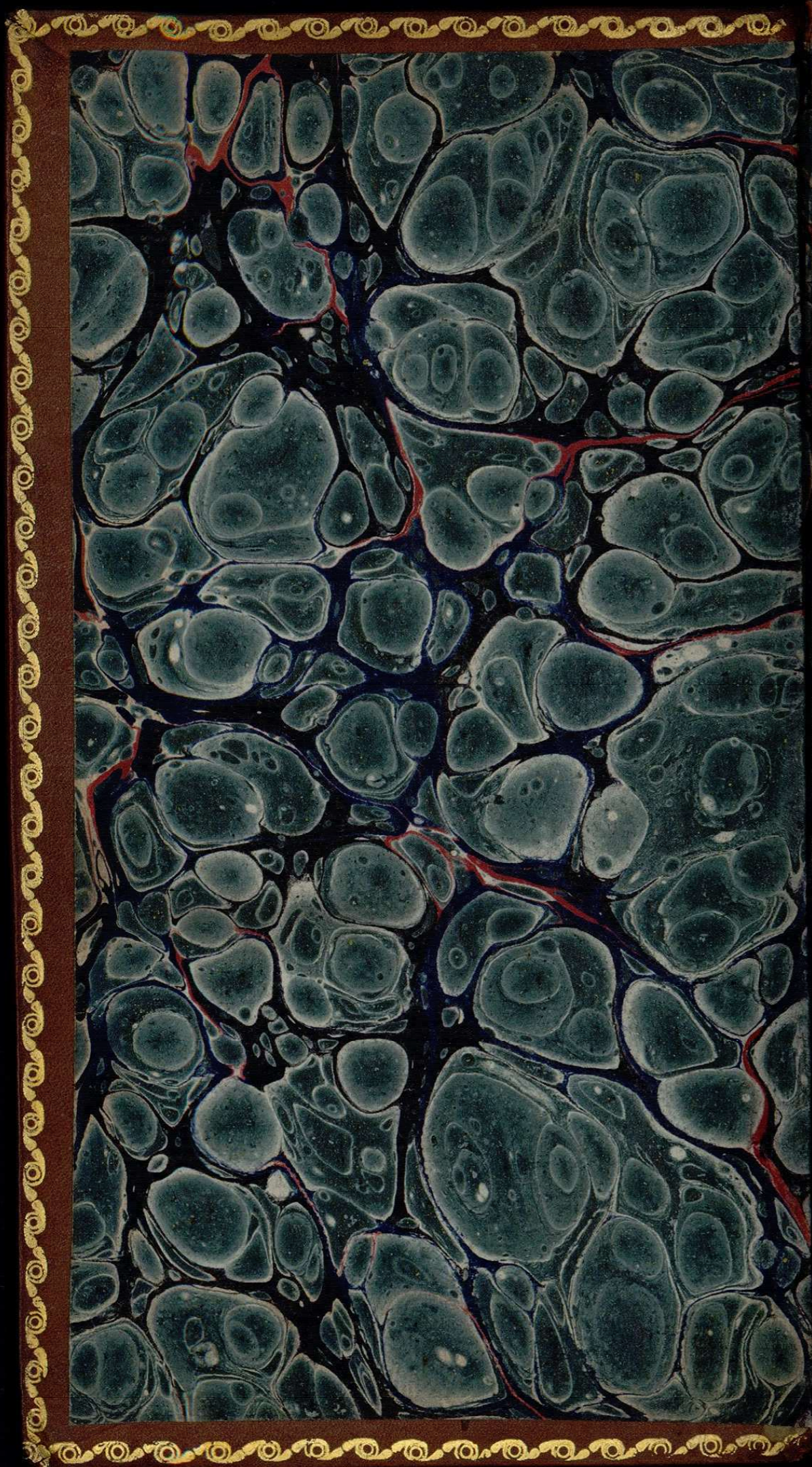
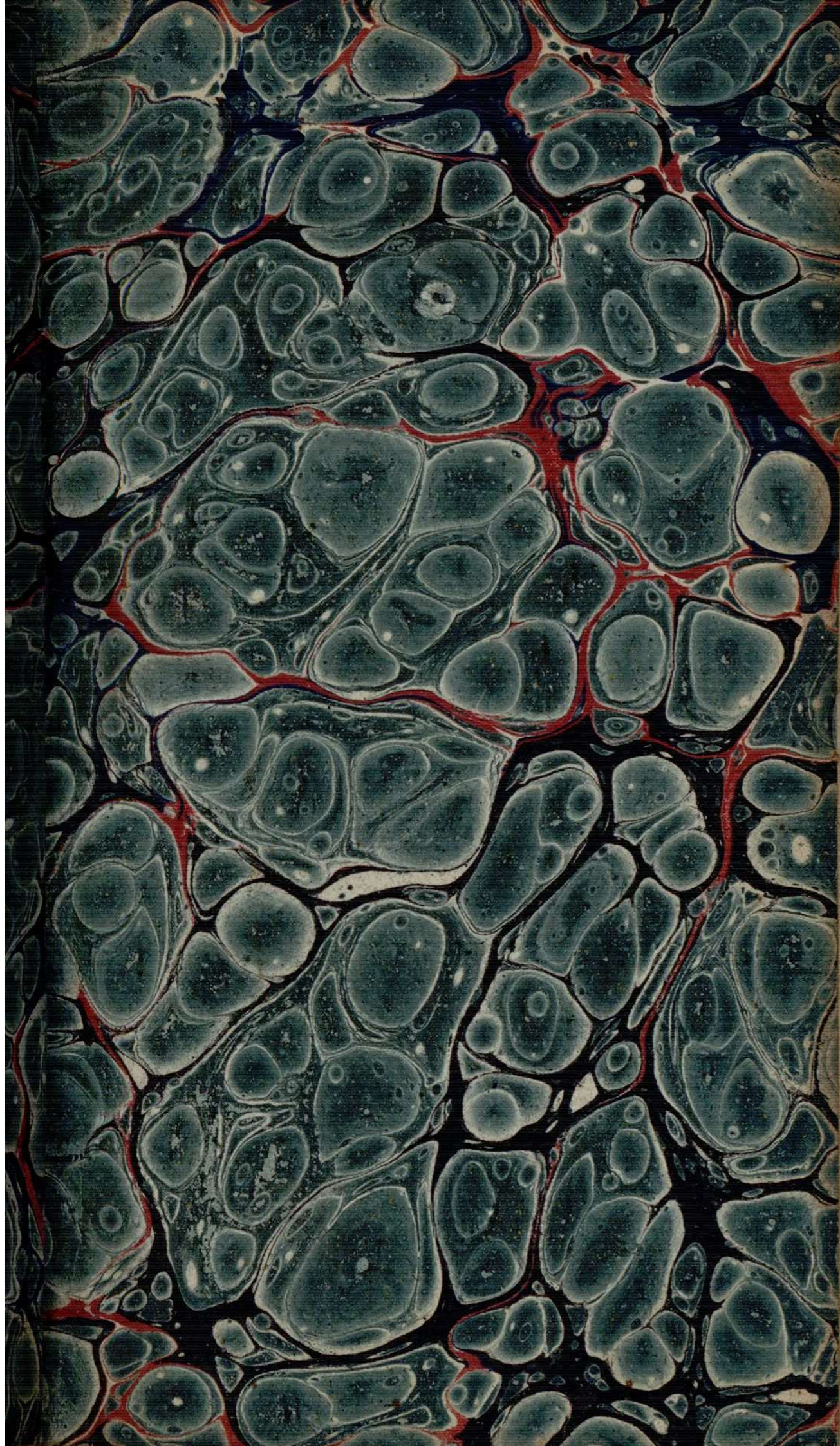
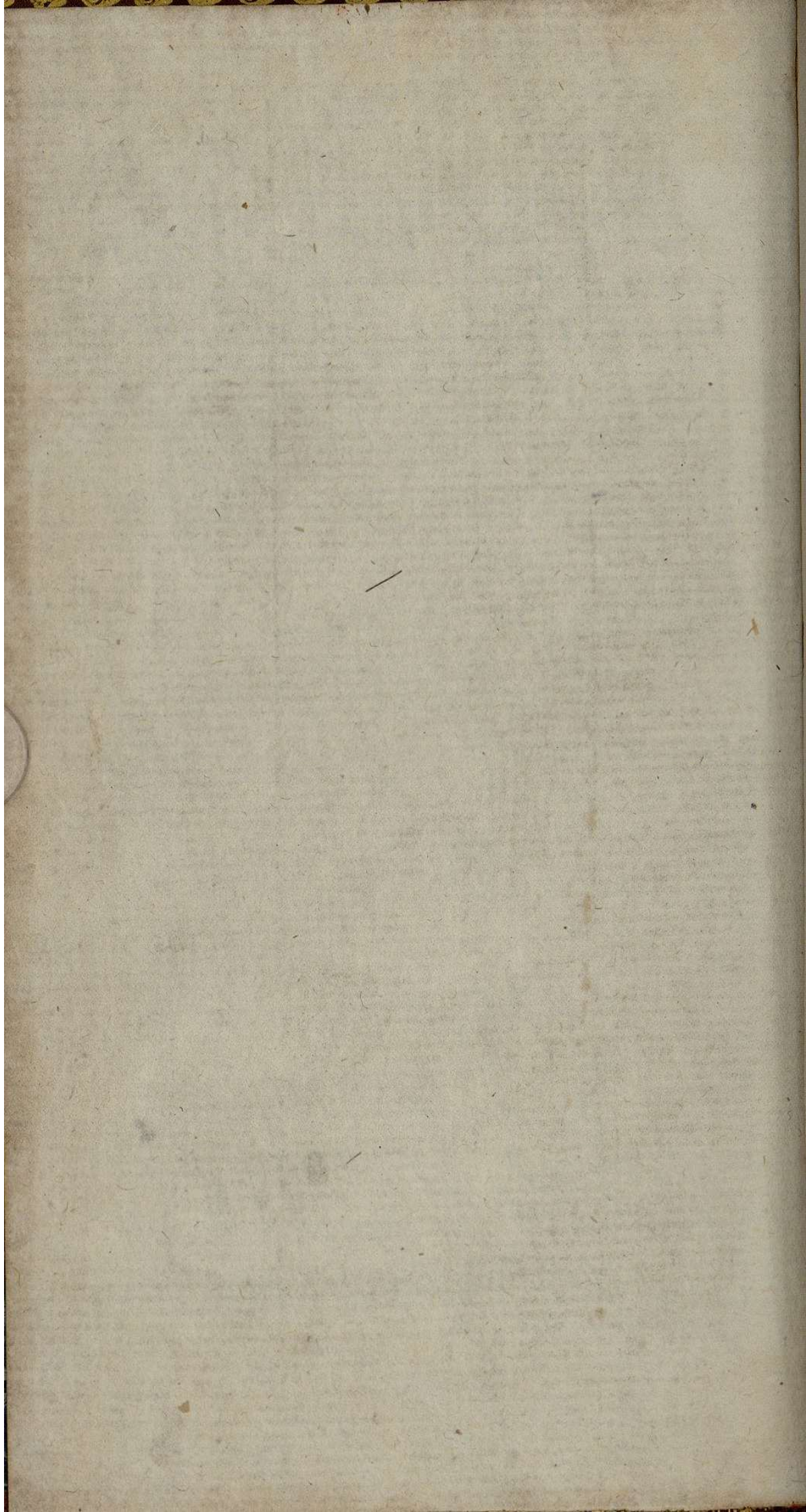


36







PRECEVST

ADICV

COMEDIA

REPRESENT

La Fata Morgana



Simancs la Copa

A PARIS

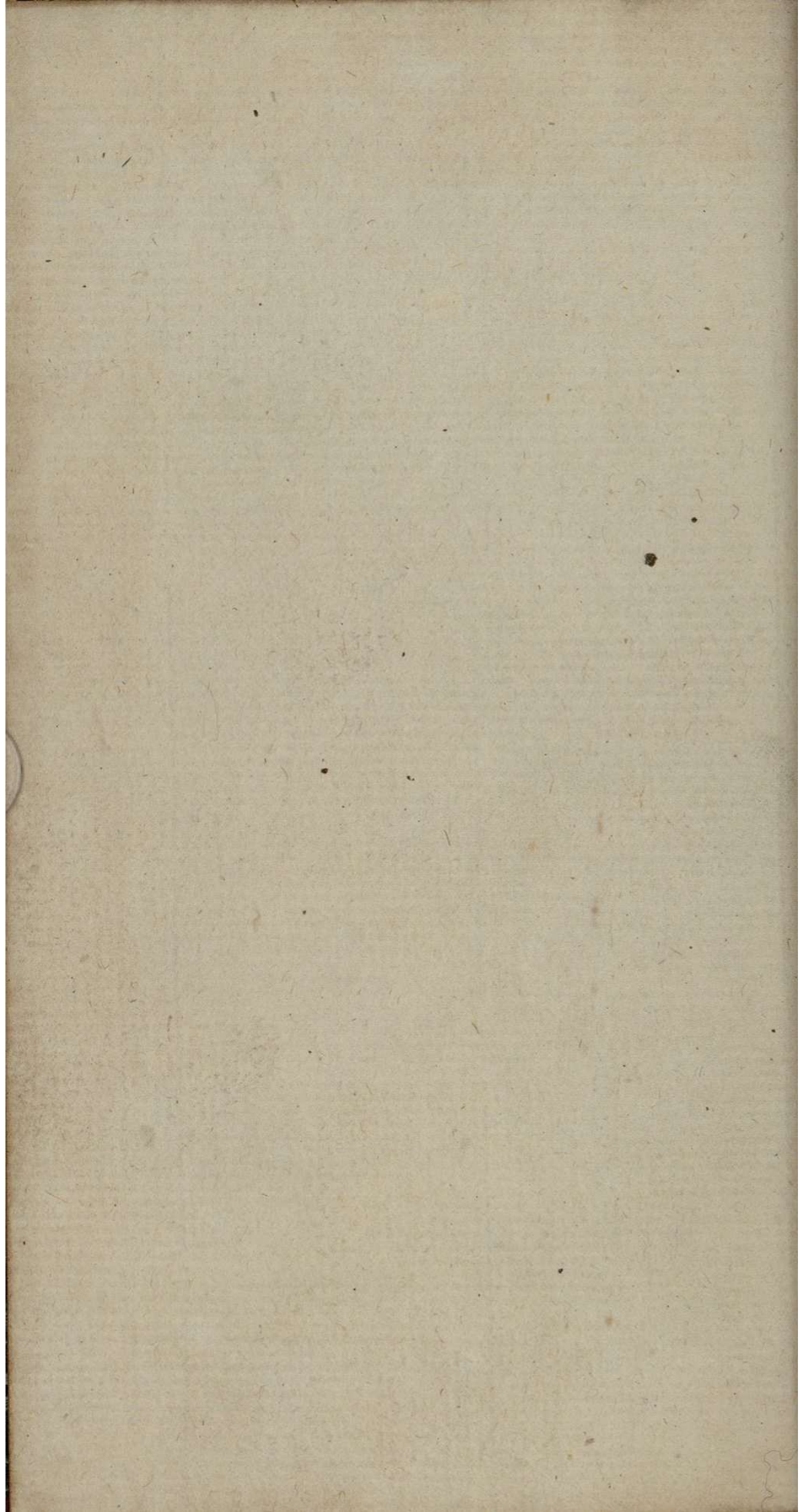
CH. CHARLES DE S. ROY

chez la Salle

Foy

F. A. M. D. C. L. X.

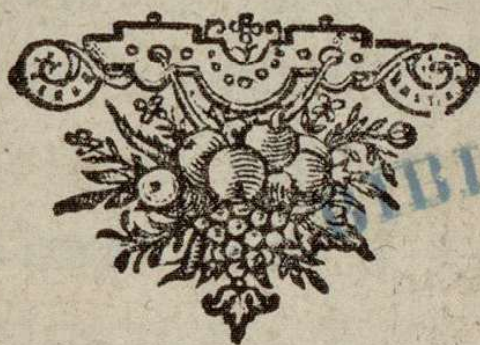
Paris



LES
PRECIEVSES
RIDICVLES.
COMEDIE.

REPRESENTÉE

Au Petit Bourbon.



ME COUSIN

Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

11836

Chez CHARLES DE SERCY, au Pa-
lais, dans la Salle Dauphine, à la
Bonne-Foy couronnée.
l'An M. DC. LX.

Avec Privilege du Roy.

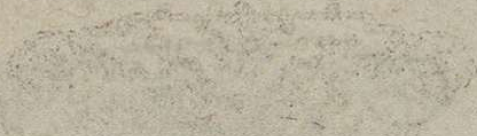
THE FINEST

AND MOST

COMFORTABLE

ENTERTAINMENT

AND



THE

1830

A

CHARTERED

AND

THE

OF

C'Est une chose estrange,
qu'on imprime les Gens,
malgré eux. Je ne vois rien de si
iniuste, & ie pardonnerois toute
autre violence, plustost que cel-
le-là.

Ce n'est pas que ie veüille faire
icy l'autheur modeste, & mépri-
ser par honneur ma comedie.
I'offencerois mal à propos tout
Paris, si ie l'accusois d'auoir pû
applaudir à une sottise. Comme
le public est le Iuge absolu de ces
sortes d'ouurages, il y auroit de
l'impertinence à moy, de le de-
mentir, & quand j'aurois eu la
plus mauuaise opinion du monde
de mes Precieuses Ridicules,
auant leur representation, ie
dois croire maintenant, qu'elles
valent quelque chose, puisque

tant de gens ensemble en on dit du bien : mais comme une grande partie des graces, qu'on y a trouuées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit, qu'on ne les dépoüillast pas de ces ornemens, & ie trouuois que le succès, qu'elles auoient eû, dans la representation, estoit assez beau, pour en demeurer là. I'auois resolu, dis-je, de ne les faire voir, qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un, de dire le Prouerbe; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du Theatre de Bourbon, dans la Galerie du Palais. Cependant je n'ay pû l'éviter, & je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piece, entre les mains des Libraires, accompagnée d'un Priuilege obte-

nu par surprise. J'ay eu beau crier ô temps ! ô meurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moy d'estre imprimé, où d'avoir un proces, & le dernier mal est encore pire, que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, & cōsentir à une chose, qu'on ne laisseroit pas de faire sans moy.

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un Liure à mettre au jour ! & qu'un Auteur est neuf, la première fois qu'on l'imprime ! encore si l'on m'auoit donné du temps, j'aurois pû mieux songer à moy, & i'aurois pris toutes les precautions, que Messieurs les Auteurs, à present mes confreres, ont coûtume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur, que j'aurois esté prendre malgré luy,

pour Protecteur de mon Ouvrage; & dont i'aurois tenté la liberalité, par une Epitre dedicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle & docte Preface, & je ne manque point de Liures, qui m'auroient fourny tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la Tragedie, & la Comedie; l'Etymologie de toutes-deux, leur origine, leur definition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma Piece, ne m'auroient pas refusé, ou des vers François, ou des vers Latins. J'en ay mesme qui m'auroient loüé en Grec, & l'on n'ignore pas, qu'une loüange en Grec, est d'une merueilleuse efficace à la teste d'un Liure: Mais on me met au jour, sans me donner le

loisir de me reconnoistre : Et je ne puis mesme obtenir la liberté de dire deux mots , pour justifier mes intentiōs, sur le sujet de cette Comedie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satyre honneste , & permise ; Que les plus excellentes choses sont sujettes à estre copiées par de mauuais Singes , qui meritent d'estre bernez, que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait , ont esté de tout temps , la matiere de la Comedie , & que par la mesme raison , que les veritables Sçauans , & les vrays braues ne se sont point encore auisez de s'offencer du Docteur de la Comedie, & du Capitain, non plus que les Iuges , les Princes , & les Rois de voir Triuelin , ou quel-

que autre sur le theatre, faire ridiculement, le Juge, le Prince, ou le Roy; aussi les veritables Precieuses, auroient tort de se piquer, lors qu'on iouë les Rides, qui les imitent mal: Mais enfin, comme i'ay dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, & Monsieur de Luynes veut m'aller relayer de ce pas: A la bonne heure, puis que Dieu l'a voulu.

LES PERSONNAGES.

LA GRANGE, {
DU CROISY, { *Amans rebutez.*

GORGIBUS, Bon Bourgeois.

MAGDELON, fille de Gorgibus. { *Pretieuses*

CATHOS, Niece de Gorgibus. { *Rides.*

MAROTTE, Seruante des Precieuses Rides.

ALMANSOR, Laquais des Precieuses Rides.

LE MARQUIS DE MASCARILLE,
Valet de la Grange.

LE VICOMTE DE IODELET, Valet
de du Croisy.

DEUX PORTEURS de chaise.

VOISINES. VIOLONS.

LES
PRECIEVSES
RIDICVLES.

SCENE I.

LA GRANGE. DV CROISI.

DV CROISI.

SEigneur la Grange.

LA GRANGE.

Quoy?

DV CROISI.

Regardez moy vn peu sans rire.

LA GRANGE.

Et bien !

DV CROISI.

Que dites vous de nostre visite? en estes vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A vostre auis, auons nous sujet de l'estre tous deux?

A 5

DV

DV CROISI.

Pas tout à fait à dire vray.

LA GRANGE.

Pour moy ie vous auouë que i'en suis tout scandalisé. A-t-on iamais veu, dites moy, deux Peques Prouinciales faire plus les rencherries que celles-là, & deux hommes traitez avec plus de mépris que nous? à peine ont elles pû se resoudre à nous faire donner des sieges. Je n'ay iamais veu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles; tant bailler; tant se froter les yeux, & demander tant de fois qu'elle heure est il; ont elles répondu que ouy, & non, à tout ce que nous auons pû leur dire? Et ne m'auouïerez pas enfin que quand nous aurions esté les dernieres personnes du monde, on ne pouuoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DV CROISI.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute ie l'y prens, & de telle façon que ie veux me vanger de cette impertinence. Je connoy ce qui nous à fait mépriser. L'air precieux n'a pas seulement

ment infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Prouinces & nos Donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En vn mot c'est vn ambigû de Precieuse & de Coquette que leur personne; Je voy ce qu'il faut estre, pour en estre bien reçu, & si vous m'en croyez, nous leurs iouerons tous deux vne piece, qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoistre vn peu mieux leur monde.

DV CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

I'ay vn certain valet nommé Mascaille, qui passe au sentiment de beaucoup de gens pour vne maniere de bel-esprit, car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est vn extraua-gant, qui s'est mis dans la teste de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de vers, & dedaigne les autres valets iusqu'à les apeller brutaux.

DV CROISI.

Et bien qu'en pretendez vous faire?

LA GRANGE.

Ce que i'en pretens faire? il faut.....
mais sortons d'icy auparauant.

SCENE II.

GORGIBVS, DV CROISI, LA
GRANGE.

GORGIBVS.

ET bien vous avez veu ma niece, & ma
fille, les affaires iront-elles bien ? quel
est le resultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est vne chose que vous pourrez mieux
aprendre d'elles, que de nous. Tout ce que
nous pouvons vous dire, c'est que nous
vous rendons grace de la faueur que vous
nous avez faite, & demeurons vos tres
humbles seruiteurs.

GORGIBVS.

Oùiais il semble qu'ils sortent mal sa-
tisfaits d'icy, d'où pourroit venir leur
mécontentement ? il faut sçavoir vn peu
ce que c'est. Hola !

SCENE III.

MAROTTE. GORGIBVS.

MAROTTE.

Que desirez vous Monsieur ?

GOR-

GORGIBVS.

Où sont vos Maistresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBVS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBVS.

C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pōmade ont ie pense enuie de me ruiner. Ie ne voy par tout que blanc-d'œufs, lait virginal, & mille autres brinborions que ie ne connois point. Elles ont vsé, depuis que nous sommes icy, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; & quatre valets viuroient tous les iours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCENE IV.

MAGDELON, CATHOS,
GORGIBVS.

GORGIBVS.

IL est bien necessaire, vraiment, de faire tant de dépence pour nous graisser le

muséau. Dites-moy vn peu ce que vous auez fait à ces Messieurs, que ie les voy sortir avec tant de froideur ? vous auois ie pas commandé de les receuoir comme des personnes, que ie voulois vous donner pour maris.

MAGDELON.

Et quelle estime, mon Pere, voulez-vous que nous fassions du procedé irregulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon Oncle, qu'une fille vn peu raisonnable se pust accommoder de leur personne ?

GORGIBVS.

Et qu'y trouuez vous à redire ?

MAGDELON.

La belle galanterie que la leur ! quoy debuter d'abord par le mariage ?

GORGIBVS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débuent, par le concubinage ? n'est-ce pas vn prodé, dont vous auez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moy ? est-il rien de plus obligeant que cela ? & ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas vn témoignage de l'honnesteté de leurs intentions ?

MAG-

MAGDELON.

Ah mon Pere ! ce que vous dites là est du dernier Bourgeois. Cela me fait honte de vous oüyr parler de la sorte , & vous deuriez vn peu vous faire aprendre de bel air des choses.

GORGIBVS.

Je n'ay que faire , ny d'air, ny de chanson. Je te dis que le mariage est vne chose sainte & sacrée , & que c'est faire en honnestes gens que de débiter par là.

MAGDELON.

Mon Dieu , que si tout le monde vous ressembloit, vn Roman seroit bien-toft finy ! la belle chose , que ce seroit , si d'abord Cyrus espousoit Mandane, & qu'Antoine de plain-pié fust marié à Clelie.

GORGIBVS.

Que me vient conter cel-cy ?

MAGDELON.

Mon Pere, voila ma Cousine, qui vous dira, aussi bien que moy, que le mariage ne doit iamais arriuer , qu'apres les autres auantures. Il faut qu'un amant, pour estre agreable , sçache debiter les beaux sentimens ; pousser le doux , le tendre , & le passion-

passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque ceremonie publique la personne dont il deuient amoureux; ou bien estre conduit fatalement chez elle, par vn parent, ou vn amy, & sortir de là tout réueur, & melancholique. Il cache, vn temps, sa passion à l'obiet aimé, & cependant luy rend plusieurs visites, où l'on ne manque iamais de mettre sur le tapis vne question galante, qui exerce les esprits de l'assemblée. Le iour de la declaration arriue, qui se doit faire ordinairement dans vne allée de quelque iardin, tandis que la compagnie s'est vn peu éloignée, & cette declaration est suiue d'un prompt courroux, qui paroist à nostre rougeur, & qui pour vn temps bannit l'amant de nostre presence. En suite il trouue moyen de nous appaiser; de nous accoustumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aueu qui fait tant de peine. Apres cela viennent les auentures; les riuaux qui se iettent à la trauersé d'une inclination établie, les persecutions des peres, les ialousies conceuës sur de fausses apparences, les plaintes, les desespoirs, les enleuemens, & ce qui s'en-

s'enfuit. Voila comme les choses se traitent dans les belles manieres, & ce sont des regles, dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser; mais en venir de but en blanc à l'vnion coniugale! ne faire l'amour qu'en faisant le contract du mariage, & prendre iustement le Roman par la queue! Encore vn coup mon Pere, il ne se peut rien de plus Marchand que ce procedé, & i'ay mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBVS.

Quel Diable de jargon entens-je icy? voicy bien de haut style.

CATHOS.

En effet, mon Oncle, ma Cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien receuoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie: ie m'en vais gager qu'ils n'ont iamais veu la carte de tendre, & que billets doux, petit, soins, billets galans, & iolis vers, sont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cét air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en visite amoureuse avec vne jambe
toute

toute vnies ; vn chapeau defarmé de plumes ; vne teste irreguliere en cheueux , & vn habit qui souffre vne indigence de rubans ! mon Dieu quels amans sont-cela ! quelle frugalité d'ajustement , & quelle secheresse de conuersation ! on n'y dure point, on n'y tient pas. J'ay remarqué encore que leurs rabats ne font pas de la bonne faiseuse , & qu'il s'en faut plus d'un grand demy-pié, que leurs hauts de chaufses , ne soient assez larges.

G O R G I B V S.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux , & ie ne puis rien comprendre à ce batagoin. Cathos & vous Magdelon.

M A G D E L O N.

Eh de grace , mon pere , defaites-vous de ces noms estranges , & nous appelez autrement.

G O R G I B V S.

Comment ces noms estranges ? ne sont ce pas vos noms de Baptême ?

M A G D E L O N.

Mon Dieu , que vous estes vulgaire ! pour moy , vn de mes estonnemens , c'est que vous ayez pû faire vne fille si spirituelle que moy. A-t-on iamais parlé dans
le

le beau style de Cathos n'y de Magdelon?
& ne m'auouïerez-vous pas que ce seroit
assez d'un de ces noms, pour décrier le
plus beau Roman du monde?

CATHOS.

Il est vray, mon oncle, qu'une oreille
un peu delicate pâtit furieusement à en-
endre prononcer ces mots là, & le nom
de Polixene, que ma cousine a choisi, &
celuy d'Aminthe, que ie me suis donné,
ont une grace, dont il faut que vous de-
neuriez d'accord.

GORGIBVS.

Escoutez; il n'y a qu'un mot qui serue.
Je n'entends point que vous ayez d'autres
noms, que ceux, qui vous ont esté donnez
par vos parrains & marraines, & pour ces
messieurs, dont il est question, ie connois
leurs familles & leurs biens, & ie veux
esolument, que vous vous disposiez à
les recevoir pour maris. Je me lasse de
vous auoir sur les bras, & la garde de deux
filles est une charge un peu trop pesante,
pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moy, mon oncle, tout ce que ie
vous puis dire, c'est que ie treuve le ma-
riage une chose tout à fait choquante.
Com-

Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre vn homme vraiment nû ?

MAGDELON.

Soufrez que nous prenions vn peu haleine parmy le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriuer. Laissez nous faire à loisir le tissu de nostre Roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBVS.

Il n'en faut point douter, elles sont acheuées. Encore vn coup, ie n'entens rien à toutes ces baliuernes, ie veux estre maistre absolu, & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux, auant qu'il soit peu, ou, ma foy, vous serez religieuses, i'en fais vn bon serment.

SCENE V.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere ! que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame !

MAGDELON.

Que veux tu, ma chere, i'en suis en
con-

confusion pour luy. I'ay peine à me persuader que ie puisse estre veritablement sa fille, & ie croy que quelque auanture, vn iour, me viendra deueloper vne naissance plus illustre.

CATHOS.

Ie le croirois bien ouy, il y a toutes les apparences du monde, & pour moy, quand ie me regarde aussi....

SCENE VI.

MAROTTE, CATHOS,
MAGDELON.

MAROTTE.

VOila vn laquais, qui demande, si vous estes au logis, & dit son maistre vous veut venir voir.

MAGDELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites; voyla vn necessaire qui demande; si vous estes en commodité l'estre visibles.

MAROTTE.

Dame, ie n'entens point le Latin, & ie n'ay pas appris, comme vous, la Philosophie dans le grand Cyre.

MAG-

MAGDELON.

L'impertinente ! le moyen de souffrir cela ! & qui est-il le maistre de ce laquais ?

MAROTTE.

Il me la nommé le Marquis de Mascarrille.

MAGDELON.

Ah ma chere ! vn Marquis, ouy allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute vn bel-esprit, qui aura ouï parler de nous.

CATHOS.

Affurement, ma chere.

MAGDELON.

Il faut le receuoir dans cette salle basse, plustost qu'en nostre chambre : ajustons vn peu nos cheueux au moins, & soustignons nostre reputation. Viste venez nous tendre icy dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foy, ie ne sçay point quelle beste c'est-là, il faut parler Chrestien, si vous voulez, que ie vous entende.

CATHOS.

Aportez nous le miroir, ignorante que vous

vous estes. Et gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de vostre image.

SCENE VII.

MASCARILLE.

DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOla, porteurs, hola. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauts-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles, & les pauez.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est estroite. Vous avez voulu aussi, que nous soyons entrez iusqu'icy.

MASCARILLE.

Je le croy bien. Voudriez vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse ? & que j'allasse imprimer mes bouliers en bouë ? allez ostez vostre chaise l'icy.

2. PORTEUR.

Payez nous donc, s'il vous plaist, monsieur.

MAS-

MASCARILLE.

Hem !

2. PORTEVR. |

Je dis, monsieur, que vous nous don-
niez de l'argent, s'il vous plaist.

MASCARILLE.

luy donnant un soufflet.

Comment, coquin, demander de l'ar-
gent à vne personne de ma qualité ?

2. PORTEVR.

Est-ce ainsi, qu'on paye les pauvres
gens ? & vostre qualité nous donne-t-elle
à disner ?

MASCARILLE.

Ah, ah, ah, ie vous apprendray à vous
connoistre. Ces canailles-là s'osent iouer
à moy !

1. PORTEVR.

prenant un des bastons de sa chaise.

Sça, payez nous vistement.

MASCARILLE.

Quoy ?

1. PORTEVR.

Je dis, que ie veux auoir de l'argent,
tout à l'heure.

MAS-

MASCARILLE.

Il est raisonnable.

I. PORTEVR.

Viste donc.

MASCARILLE.

Ouy-dà , tu parles comme il faut, toy ,
mais l'autre est vn coquin , qui ne sçait ce
qu'il dit. Tien, es tu content?

I. PORTEVR.

Non , ie ne suis pas content , vous avez
donné vn soufflet à mon camarade , &....

MASCARILLE.

Doucement , tien , voila pour le souff-
let. On obtient tout de moy , quand on
s'y prend de la bonne façon. Allez , venez
me reprendre tantost , pour aller au Lou-
ure au petit coucher.

S C E N E V I I I .

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur , voila mes maistresses , qui
vont venir tout à l'heure.

B

MAS-

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point, ie suis icy
posté commodement, pour attendre.

MAROTTE.

Les voicy.

SCENE IX.

MAGDELON, CATHOS,
MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

apres auoir salüé.

MES dames, vous ferez surprises, sans
doute de l'audace de ma visite; mais
vostre reputation vous attire cette me-
schante affaire, & le merite a, pour moy,
des charmes si puissans, que ie cours, par
tout, apres luy.

MAGDELON.

Si vous poursuidez le merite, ce n'est
pas sur nos terres, que vous deuez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le merite, il a fal-
lu, que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ie m'inscris en faux contre vos pa-
roles. La Renommée accuse iuste, en
contant ce que vous vallez, & vous allez
faire

faire pic , repic , & capot , tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAGDELON.

Vostre complaisance pousse , vn peu trop auant , la liberalité de ses loüanges , & nous n'auons garde , ma cousine , & moy , de donner de nostre serieux , dans le doux de vostre flatterie.

CATHOS.

Ma chere , il faudroit faire donner des sieges.

MAGDELON.

Hola , Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MAGDELON.

Viste , voiturez nous icy les commoditez de la conuersation.

MASCARILLE.

Mais au moins , y a-t-il seureté icy pour moy ?

CATHOS.

Que craignez vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur , quelque assassinat de ma franchise. Je vois icy des yeux qui ont la mine d'estre de fort mau-

uais garçons, de faire insulte aux libertez,
& de traiter vne ame de Turc à More.
Comment Diable, d'abord qu'on les ap-
proche, ils se mettent sur leur garde
meurtriere? Ah! par ma foy ie m'en
deffie, & ie m'en vais" gagner au pied, où
ie veux caution bourgeoile, qu'ils ne me
feront point de mal.

MAGDELON.

Ma chere, c'est le caractere enjoiné.

CATHOS.

Ie vois bien que c'est vn Amilcar.

MAGDELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point
de mauuais desseins, & vostre cœur peut
dormir en assurance, sur leur preud'ho-
mie.

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne foyez
pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend
les bras, il y a vn quart d'heure, contentez
vn peu l'enuie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE.

*Après s'estre peigné, & auoir ajusté
ses canons .!*

Et bien, Mesdames, que dites-vous de
Paris?

MAG-

MAGDELON.

Helas qu'en pourrions-nous dire? il faudroit estre l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merueilles, le centre du bon goust, du bel esprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moy, ie tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut, pour les honnestes gens.

CATHOS.

C'est vne verité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait vn peu croté; mais nous auons la chaise.

MAGDELON.

Il est vray que la chaise est vn retranchement merueilleux contre les insultes de la bouë, & du mauuais temps.

MASCARILLE.

Vous receuez beaucoup de visites? Quel bel-esprit est des vostres?

MAGDELON.

Helas nous ne sommes pas encore connuës; mais nous sommes en passe de l'estre, & nous auons vne amie particuliere, qui nous a promis d'amener

icy tous ces Messieurs du recueil des piéces choisies.

CATHOS.

Et certains autres, qu'on nous a nommez aussi, pour estre les arbitres souuerains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moy qui feray vostre affaire mieux que personne. ils me rendent tous visite, & ie puis dire que ie ne me leue iamais, sans vne demy-douzaine des beaux esprits.

MAGDELON.

Eh ! mon Dieu, nous vous serons obligées, de la derniere obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut auoir la cōnoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut estre du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la reputation dans Paris, & vous sçauiez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule frequentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moy ce que ie considere particulierement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses, qu'il faut sçauoir de necessité, & qui sont de l'essence du bel-esprit.

esprit. On apprend par là, chaque iour, les petites nouvelles galantes; les iolis commerces de Prose, & de Vers. On sçait à point nommé, vn tel a composé la plus iolie piece du monde, sur vn tel suiet; Vne telle a fait des paroles, sur vn tel air; Celuy-cy a fait vn Madrigal sur vne iouissance; Celuy-là a composé des Stances sur vne infidelité; Monsieur vn tel écrivit hier au soir vn sizain à Mademoiselle vne telle, dont elle luy a enuoyé la réponse, ce matin, sur les huit heures; Vn tel Auteur a fait vn tel dessein; Celuy-là en est à la troisiéme Partie de son Romant; Cet autre met ses ouurages sous la presse: C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & si l'on ignore ces choses, ie ne donnerois pas vn clou, de tout l'esprit qu'on peut auoir.

CATHOS.

En effet ie trouue que c'est rencherir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, & ne sçache pas, iusqu'au moindre petit quatrain, qui se fait chaque iour, & pour moy i'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vinst à me demander, si i'aurois veu quelque chose de nouveau, que ie n'aurois pas veu.

MASCARILLE.

Il est vray, qu'il est honteux de n'auoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine, ie veux établir chez vous vne Academie de beaux esprits, & ie vous promets, qu'il ne se fera pas vn bout de vers dans Paris, que vous ne scachiez par cœur, auant tous les autres. Pour moy, tel que vous me voyez, ie m'en escrime vn peu, quand ie veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles Ruelles de Paris, deux cens Chançons, autant de Sonnets, quatre cens Epigrames, & plus de mille Madrigaux, sans compter les Enygmes, & les Portraits.

MAGDELON.

Ie vous auouë, que ie suis furieusement pour les Portraits ; ie ne vois rien de si galand, que cela.

MASCARILLE.

Les Portraits sont difficiles, & demandent vn esprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moy i'ayme terriblement les Enygmes.

MAS-

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & i'en ay fait quatre encore ce matin, que ie vous donneray à deuiner.

MAGDELON.

Les Madrigaux sont agreables, quand ils sont bien tournez.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, & ie travaille à mettre en Madrigaux, toute l'histoire Romaine.

MAGDELON.

Ah, certes, cela fera du dernier beau, i'en retiens vn exemplaire, au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Ie vous en promtes à chacune vn, & des mieux reliez. Cela est au deffous de ma condition; iamais ie le fais seulement, pour donner à gagner aux Libraires, qui me perfecutent.

MAGDELON.

Ie m' imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que ie vous die vn impromptu, que ie fis hier

chez vne Duchesse de mes amies, que ie fus visiter : Car ie suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est iustement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Escoutez donc.

MAGDELON.

Nous y sommes, de toutes nos oreilles.

MASCARILLE,

*Oh, oh, ie n'y prenois pas garde,
Tandis que sans songer à mal, ie vous
regarde.*

*Vostre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

CATHOS.

Ah, mon Dieu ! voila qui est poussé dans le dernier galand.

MASCARILLE.

Tout ce que ie fais à l'air Cavalier, cela ne sent point le pédant.

MAGDELON.

Il en est esloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commence-
mēt, oh oh ? voila qui est exrraordinaire, oh
oh.

oh. Comme vn homme qui s'auise tout d'un coup, *oh oh.* La surprise, *oh oh.*

MAGDELON.

Oùy, ie trouue ce *oh oh* admirable.

MASCARILLE.

Il semble, que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous ! ce font-là de ces sortes de choses, qui ne se peuvent payer.

MAGDELON.

Sans doute, & i'aymerois mieux auoir fait ce *oh oh*, qu'un Poëme epique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous auez le goût bon.

MAGDELON.

Eh, ie ne l'ay pas tout à fait mauuais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez vous pas aussi, ie n'y prenois pas garde ? Ie n'y prenois pas garde, ie ne m'apperceuois pas de cela, façon de parler naturelle, Ie n'y prenois pas garde. Tandis que sans songer à mal. Tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton. Ie vous regarde ; c'est à dire ie m'amuse à vous considerer, ie vous observe, ie vous contemple. Vostre œil en

tapinois..... Que vous semble de ce mot,
Tapinois, n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il semble que ce
 soit vn chat qui vienne de prendre vne
 souris. *Tapinois*.

MAGDELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte,
me le rait, Au voleur, au voleur, au
voleur, au voleur. Ne diriez-vous pas
 que c'est vn homme qui crie & court
 apres vn voleur pour le faire arrester, *au*
voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

MAGDELON.

Il faut auouër, que cela a vn tour spi-
 rituel, & galand.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que i'ay fait
 dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE.

Moy ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il ?

MAS-

MASCARILLE.

Les gens de qualité sçauent tout, sans
auoir iamais rien appris.

MAGDELON.

Assurement, ma chere.

MASCARILLE.

Escoutez si vous trouuerez l'air à vo-
stre goust, hem, hem, la, la, la, la, la. La
brutalité de la saison a furieusement ou-
tragé la delicateffe de ma voix; mais il
n'importe, c'est à la Caualiere.

Il chante.

Oh oh, ie n'y prenois pas....

CATHOS.

Ah que voila vn air qui est passionné !
Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MAGDELON.

Il y a de la cromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouuez - vous pas la pensée bien
exprimée dans le chant ? *au voleur* Et
puis comme si l'on crioit bien fort *au, au,*
au, au, au, au voleur ; & tout d'un coup
comme vne personne essouffée, *au voleur.*

MAGDELON.

C'est-là sçauoir le fin des choses , le grand fin, le fin du fin. Tout est merueilleux, ie vous assure, ie suis entousiasmée de l'air, & des paroles.

CATHOS.

Ie n'ay encore rien veu de cette force-là.

MAGDELON.

Tout ce que ie fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MAGDELON.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée, & vous en estes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoy donc passez-vous le temps ?

CATHOS.

A rien du tout.

MAGDELON.

Nous auons esté, iusqu'icy, dans un ieusne effroyable de diuertissement.

MASCARILLE.

Ie m'offre à vous mener l'un de ces iours à la Comedie, si vous voulez, aussi bien on en doit iouer vne nouuelle, que ie seray biē aise, que nous voyons ensemble.

MAG.

MAGDELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais ie vous demande d'applaudir, comme il faut, quand nous serons là. Car ie me suis engagé de faire valoir la Piece, & l'Autheur m'en est venu prier encore, ce matin. C'est la coustume icy, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs Pieces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la reputation, & ie vous laisse à penser, si quand nous disons quelque chose le Parterre ose nous contredire. Pour moy, i'y suis fort exact, & quand i'ay promis à quelque Poëte, ie crie tousiours, voila qui est beau, deuant que les chandelles soient allumées.

MAGDELON.

Ne m'en parlez point, c'est vn admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses, tous les iours, qu'on ignore dans les Prouinces, quelque spirituelle qu'on puisse estre.

CATHOS.

C'est assez, puisque nous sommes instruits nous ferons nostre deuoir de nous récrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MAS-

Je ne sçay, si ie me trompe ; mais vous auez toute la mine d'auoir fait quelque Comedie.

MAGDELON.

Eh, il pourroit-estre quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah, ma foy, il faudra que nous la voyons. Entre nous, i'en ay composé vne, que ie veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comediens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux grands Comediens. Il n'y a qu'eux, qui soient capables de faire valoir les choses. Les autres sont des ignorans, qui recitent comme l'on parle. Ils ne sçauent pas faire ronfler les vers, & s'arrester au bel endroit, & le moyen de connoistre, où est le beau Vers, si le Comedien ne s'y arreste, & ne vous auertit par là, qu'il faut faire le brou-it haha.

CATHOS.

En effet, il y a maniere de faire sentir aux Auditeurs les beautez d'un ouurage,
& les

& les choses ne valent, que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite-oye ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi.

MAGDELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter, au moins, qu'ils ont vn grand quartier, plus que tous ceux, qu'on fait.

MAGDELON.

Il faut auouër, que ie n'ay iamais veu porter si haut l'elegance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez vu peu sur ces gans la reflexion de vostre odorat.

MAG

MAGDELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ay iamais respiré vne odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-la ?

MAGDELON.

Elle est tout a fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me coûte vn louis d'or ? pour moy, i'ay cette manie, de vouloir donner generalement, sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON.

Je vous assure, que nous sympathisons vous, & moy. i'ay vne delicatesse furieuse pour tout ce que ie porte, & iusqu'à mes chauffettes, ie ne puis rien souffrir, qui ne soit de la bonne ouuriere.

MAS-

MASCARILLE.

s'écriant brusquement.

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me
me damne, Mesdames, c'est fort mal en
vser; i'ay à me plaindre de vostre proce-
dé; cela n'est pas honneste.

CATHOS.

Qu'est-ce donc? qu'avez vous?

MASCARILLE.

Quoy, toutes-deux contre mon cœur, en
mesme temps? m'attaquer à droit, & à
gauche? ah c'est contre le droit des gens,
la partie n'est pas egale, & ie m'en vais
crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut auouër qu'il dit les choses, d'une
maniere particuliere.

MAGDELON.

Il a vn tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, &
vostre cœur crie avant qu'on l'ecorche.

MASCARILLE.

Comment Diable! il est ecorché, de-
puis la teste, iusqu'aux piez.

SCE.

S C E N E X.

MAROTTE, MASCARILLE,
CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE.

M Adame, on demande à vous voir.

MAGDELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Iodelet ?

MASCARILLE.

Le Vicomte de Iodelet ?

MAROTTE.

Ouy, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous ?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur amy.

MAGDELON.

Faites entrer viftement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps, que nous ne nous
sommes veus, & ie suis rauy de cette auan-
ture.

CATHOS.

Le voicy.

SCE.

SCENE XI.

IODELET, MASCARILLE.

CATHOS, MAGDELON,

MAROTTE.

MASCARILLE.

Ah Vicomte!

IODELET.

s'embrassant l'un l'autre.

Ah Marquis!

MASCARILLE.

Que ie suis ayse de te rencontrer!

IODELET.

Que i'ay de ioye de te voir icy!

MASCARILLE.

Baïse moy donc encore vn peu, ie te prie.

MAGDELON.

Ma toute bonne, nous commençons d'estre connus, voila le beau monde, qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mes Dames, agréez que ie vous presente ce gentil-homme-cy. Sur ma parole, il est digne d'estre connu de vous.

IODE-

IODELET.

Il est iuste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attrait exigent leurs droicts seigneriaux sur toutes sortes de personnes.

MAGDELON.

C'est pousser vos ciuilitiez iusqu'aux derniers confins de la flaterie.

CATHOS.

Cette iournée doit estre marquée dans nostre Almanach, comme vne iournée bien-heureuse.

MAGDELON.

Allons, petit garçon, faut-il touïjours vous repeter les choses? voyez-vous pas, qu'il faut le surcroist d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous estonnez pas de voir le Vicomte de la forte, il ne fait que sortir d'une maladie, qui luy a rendu le visage passe, comme vous le voyez.

IODELET.

Ce sont fruiçts des veilles de la Cour, & des fatigues de la Guerre.

MASCARILLE.

Sçaez-vous, Mesdames, que vous voyez,

voyez , dans le Vicomte vn des vaillans hommes du siecle? c'est vn braue à trois poils.

IODELET.

Vous ne m'en deuez rien , Marquis, & nous sçauõs ce que vous sçauiez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vray que nous nous sommes veus tous deux dans l'occasion.

IODELET.

Et dans des lieux, où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE.

Les regardant toutes deux.

Ouy ; mais non pas si chaud qu'icy.
Hay, hay, hay.

IODELET.

Nostre connoissance s'est faite à l'Armée, & la premiere fois que nous nous vîmes il commandoit vn Regiment de Cavalerie sur les Galeres de Malthe.

MASCARILLE.

Il est vray : mais vous estiez pourtant dans l'employ auant que j'y fusse , & je me fouuiens que je n'estois que petit Officier encore, que vous commandiez deux mille Cheuaux.

IODE-

IODELET.

La Guerre est vne belle chose: mais ma foy la Cour recompense bien mal aujourd'huy les gens de seruice comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que ie veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moy j'ay vn furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON.

Ie les ayme aussi: mais ie veu que l'Esprit assaisonne la brauoure.

MASCARILLE.

Te souuient-il, Vicomte, de cétte demy-lune, que nous emportâmes sur les ennemis au Siege d'Arras?

IODELET.

Que veux-tu dire avec ta demy-lune? c'estoit bien vne lune toute entiere.

MASCARILLE.

Ie pense que tu as raison.

IODELET.

Il m'en doit bien souuenir, ma foy: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont ie porte encore les marques. Tâtez vn peu, de grace, vous sentirez quel coup c'estoit-là.

GA.

CATHOS.

Il est vray, que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moy vn peu vostre main, & tâtez celuy-cy : là, justement au derriere de la teste. Y estes-vous ?

MAGDELON.

Ouy, ie sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est vn coup de mousquet, que ie re-
ceus la derniere campagne, que j'ay faite.

IODELET.

Voicy vn autre coup, qui me perça de
part en part à l'ataque de Graveline.

MASCARILLE.

*Mettant la main sur le bouton de son
haut de chaussé.*

Je vais vous monstrier vne furieuse
playe.

MAGDELON.

Il n'est pas necessaire, nous le croyons,
sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables, qui
font voir ce qu'on est.

C

CA-

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous estes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton Carosse ?

IODELET.

Pourquoy ?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes , & leur donnerions vn cadeau.

MAGDELON.

Nous ne sçaurions sortir adjourd'huy.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour dancer.

IODELET.

Ma foy c'est bien aduisé.

MAGDELON.

Pour cela nons y consentons ; mais il faut donc quelque surcroist de compagnie.

MASCARILLE.

Hola Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, la Verduze,
Lo-

Lorain, Prouençal, la Violette.

Au Diable soient tous les Laquais. Je ne pense pas, qu'il y ait Gentilhomme, en France, plus mal seruy, que moy. Ces canailles me laissent toujours seul.

MAGDELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur, qu'ils aillent querir des Violons, & nous faites venir ces Messieurs, & ces Dames d'icy-près, pour peupler la solitude de nostre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis tu de ces yeux?

IODELET.

Mais toy mesme, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moy, ie dis, que nos libertez auront peine à fortir d'icy, les brayes nettes. Au moins, pour moy, ie reçois d'estranges secousses, & mon cœur ne tient plus qu'à vn filet.

MAGDELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agreablement du monde.

CATHOS.

Il est vray, qu'il fait vne furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous monstrier, que ie suis veritable, ie veux faire vn impromptu là dessus.

CATHOS.

Eh ie vous en conjure, de toute la deuotion de mon cœur. Que nous ayons quelque chose, qu'on ait fait pour nous.

IODELET.

I'aurois enuie d'en faire autant: mais ie me trouue vn peu incommodé de la veine Poëtique, pour la quantité des saignées, que j'y ay faites ces jours passez.

MASCARILLE.

Que Diable est-celà? ie fais touiours bien le premier vers: mais i'ay peine à faire les autres. Ma foy cecy est vn peu trop pressé, ie vous feray vn impromptu à loisir, que vous trouuerez le plus beau du monde.

IODELET.

Il a de l'esprit comme vn Demon.

MAGDELON.

Et du galand, & du bien tourné.

MAS-

MASCARILLE.

Vicomte dy-moy vn peu, y a-t-il long
temps, que tu n'as veu la Comtesse ?

IODELET.

Il y a plus de trois semaines que ie ne
luy ay rendu visite.

MASCARILLE.

Sçais - tu bien que le Duc m'est venu
voir, ce matin, & m'a voulu mener à la
campagne, courir vn Cerf, avec luy ?

MAGDELON.

Voicy nos amies, qui viennent.

SCENE XII.

IODELET, MASCARILLE,

CATHOS, MAGDELON,

MAROTTE, LVCILE.

MAGDELON.

MOn Dieu, mes cheres, nous vous de-
mandons pardon. Ces Messieurs ont
eu fantaisie de nous donner les ames des
piez, & nous vous auons enuoyé querir
pour remplir les vuides de nostre assem-
blée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées fans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est icy qu'un Bal à la haste ; mais
l'un de ces jours nous vous en donnerons
un dans les formes. Les Violons font-ils
venus ?

ALMANZOR.

Ouy, Monsieur, ils sont icy.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE.

Dançant luy seul comme par Prelude.

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS.

Et a la mine de dancer proprement.

MASCARILLE.

Ayant pris Magdelon.

Ma franchise va dancer la courante
aussi bien que mes piez. En cadance. Vio-
lons ; en cadance. O quels ignorans ! il
n'y a pas moyen de dancer avec eux. Le

Dia-

Diab!e vous emporte, ne sçauriez-vous
jouër en mesure? la, la, la, la, la, la, la.
Ferme, ô Violons de village.

IODELET.

Dançant en suite.

Hola, ne pressez pas si fort la cadance,
ie ne fais que sortir de maladie.

SCENE XII.

DV CROISY, LA GRANGE,
MASCARILLE.

LA GRANGE.

AH, ah, Coquins, que faites-vous icy?
Il y a trois heures, que nous vous cher-
chons.

MASCARILLE.

Se sentant battre.

Ahy, ahy, ahy, vous ne m'auiez pas dit,
que les coups en feroient aussi.

IODELET.

Ahy, ahy, ahy.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infame que vous estes,
à vouloir faire l'homme d'importance.

DV CROISY.

Voila qui vous apprendra à vous con-
noître.

Ils sortent.

SCENE XIV.

MASCARILLE, IODELET,
CATHOS, MAGDELON.

MAGDELON.

Que veux donc dire cecy ?

IODELET.

C'est vne gageure.

CATHOS.

Quoy vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE.

Mon Dieu, ie n'ay pas voulu faire sem-
blant de rien : car ie suis violent, & ie me
ferois emporté.

MAG.

MAGDELON.

Endurer vn affront, comme celuy-là,
en nostre presence?

MASCARILLE.

Cen'est rien, ne laissons pas d'acheuer.
Nous nous connoissons il y a long temps,
& entre amis on ne va pas se piquer, pour
si peu de chose.

SCENE XV.

DV CROISY, LA GRANGE,

MASCARILLE, IODE-

LET, MAGDELON,

CATHOS.

LA GRANGE.

MAfoy, marauts, vous ne vous rirez
pas de nous, je vous promets. En-
trez, vous autres.

MAGDELON.

Quelle est donc cette audace, de venir
nous troubler de la sorte, dans nostre mai-
son?

C 5

DV

DV CROISY.

Comment, mes Dames, nous endure-
rons que nos laquais soient mieux receus,
que nous? qu'ils viennent vous faire l'a-
mour à nos dépens, & vous donnent le
Bal?

MAGDELON.

Vos laquais!

LA GRANGE.

Ouy, nos laquais, & cela n'est ny beau,
ny honneste, de nous les débaucher, com-
me vous faites.

MAGDELON.

O ciel, quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se
feruir de nos habits, pour vous donner
dans la veuë, & si vous les voulez aimer,
ce fera, ma foy, pour leurs beaux yeux,
viste qu'on les dépouille sur le champ.

IODOLET.

Adieu nostre brauerie.

MASCARILLE.

Voila le Marquisat & la Vicomté à
bas.

DV

DV CROISY.

Ha ha , coquins , vous avez l'audace d'aller sur nos brisées. Vous irez chercher autre part dequoy vous rendre agreables aux yeux de vos belles , je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter , & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune , quelle est ton inconstance !

DV CROISY.

Viste qu'on leur oste jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes , dépêchez. Maintenant , mes Dames , en l'estat qu'ils sont , vous pouvez continuer vos amours avec eux , tant qu'il vous plaira , nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela , & nous vous protestons , Monsieur , & moy , que nous n'en ferons aucunement jaloux.

CATHOS.

Ah quelle confusion !

MAGDELON.

Je creve de dépit.

VIOLONS.

au Marquis.

Qu'est-ce donc que cecy? qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS.

au Vicomte.

Qui est-ce, qui nous donnera de l'argent?

IODELET.

Demandez à Monsieur le Marquis.

SCENE XVI.

GORGIBVS, MASCARILLE,
MAGDELON.

GORGIBVS.

AH coquines, que vous estes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je voy, & je viens d'apprendre de belles

belles affaires vrayment, de ces Messieurs, qui sortent.

MAGDELON.

Ah ! mon pere, c'est vne piece sanglante, qu'ils nous ont faite.

GORGIBVS.

Ouy c'est vne piece sanglante ; mais qui est vn effet de vostre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement, que vous leur auez fait, & cependant, malheureux que je suis, il faut, que je boiue l'affront.

MAGDELON.

Ah ! Je jure, que nous en ferons vengées, ou que je mourray en la peine. Et vous, marauts, osez-vous vous tenir icy, apres vostre insolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela vn Marquis ? Voila ce que c'est, que du monde, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous cherissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on

qu'on n'aime icy, que la vaine apparence,
& qu'on n'y considere point la vertu toute
nuë.

ils sortent tous deux.

SCENE XVII.

GORGIBVS, MAGDELON,
CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

Monsieur nous entendons, que vous
nous contentiez à leur defaut, pour
ce que nous auons joué icy.

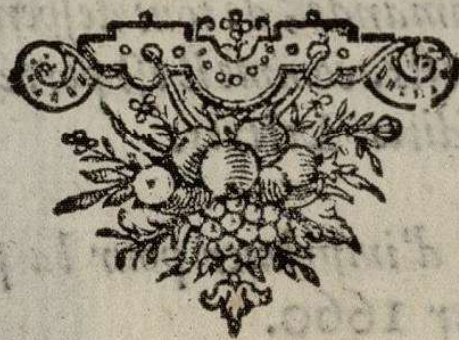
GORGIBVS.

les battant.

Ouy, ouy, je vous vais contenter, &
voicy la monnoye, dont je vous veus pa-
yer. Et vous, pendardes, je ne sçay qui
me tient, que je ne vous en fasse autant,
nous allons seruir de fable, & de risée à
tout le monde, & voila ce que vous vous
estes attiré par vos extravagances. Allez
vous cacher, vilaines, allez vous cacher
pour

pour jamais. Et vous, qui estes cause de
leur folie, sottes bille-vesées, pernicieux
amusemens des esprits oisifs, Ro-
mans, Vers, Chançons, Son-
nets, & Sonnettes, puis-
siez-vous estre à tous
les Diables.

F I N.



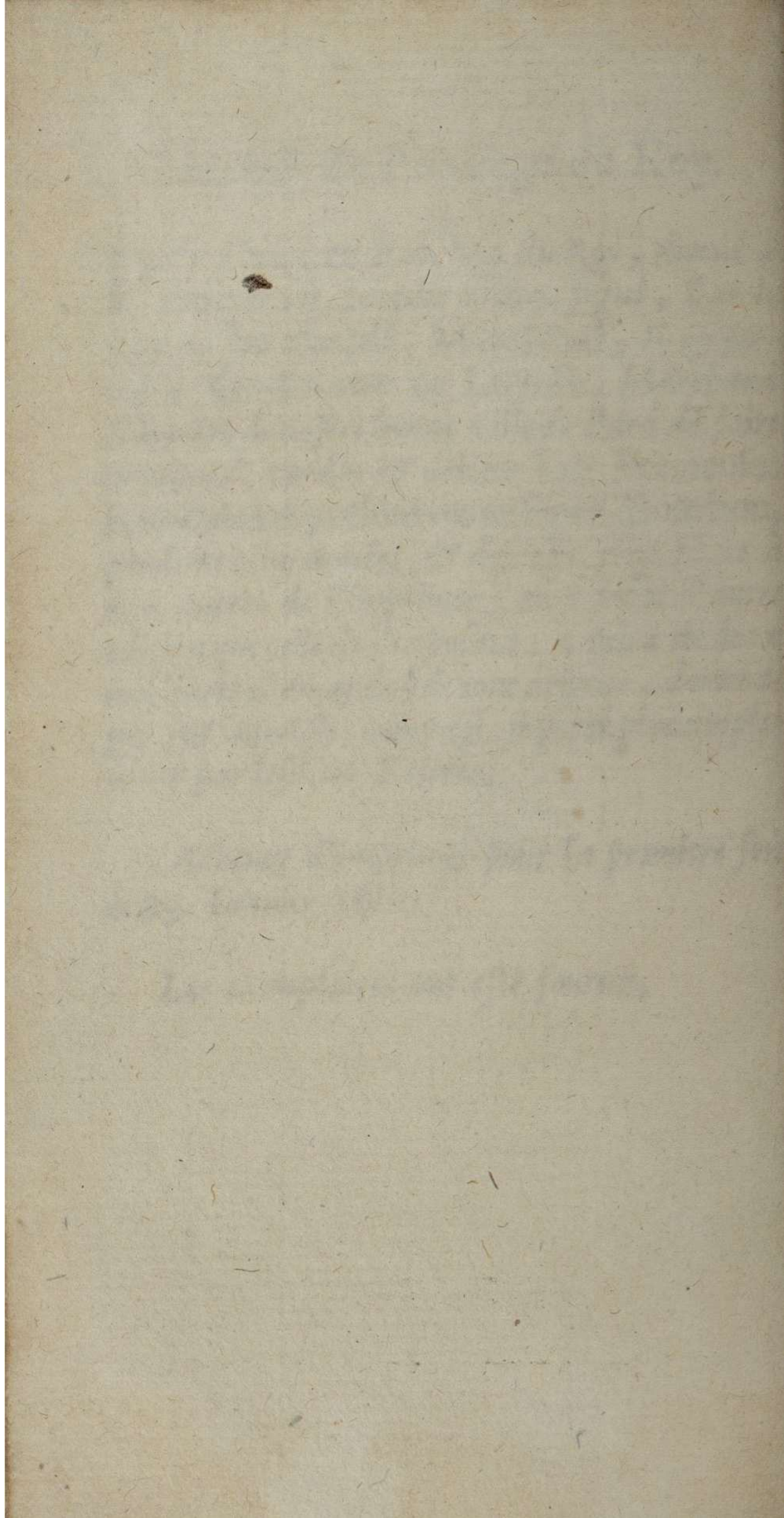
Ex-

Extraict du Privilege du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 19. Ianuier 1660. signé, Par le Roy en son Conseil, Mareschal, Il est permis à Guillaume de Luynfs, Marchand Libraire de nostre bonne ville de Paris de faire imprimer, vendre & debiter Les Precieuses Ridicules representées au Petit-Bourbon, pendant cinq années, & defenses sont faites à tous autres de l'imprimer, ni vendre d'autre edition que celle de l'exposant, à peine de deux mil liures d'amande, de tous despens, dommages, & interests, comme il est porté plus amplement par lesdites Lettres.

Acheuez d'imprimer pour la premiere fois le 29. Ianuier 1660.

Les exemplaires ont esté fournis.

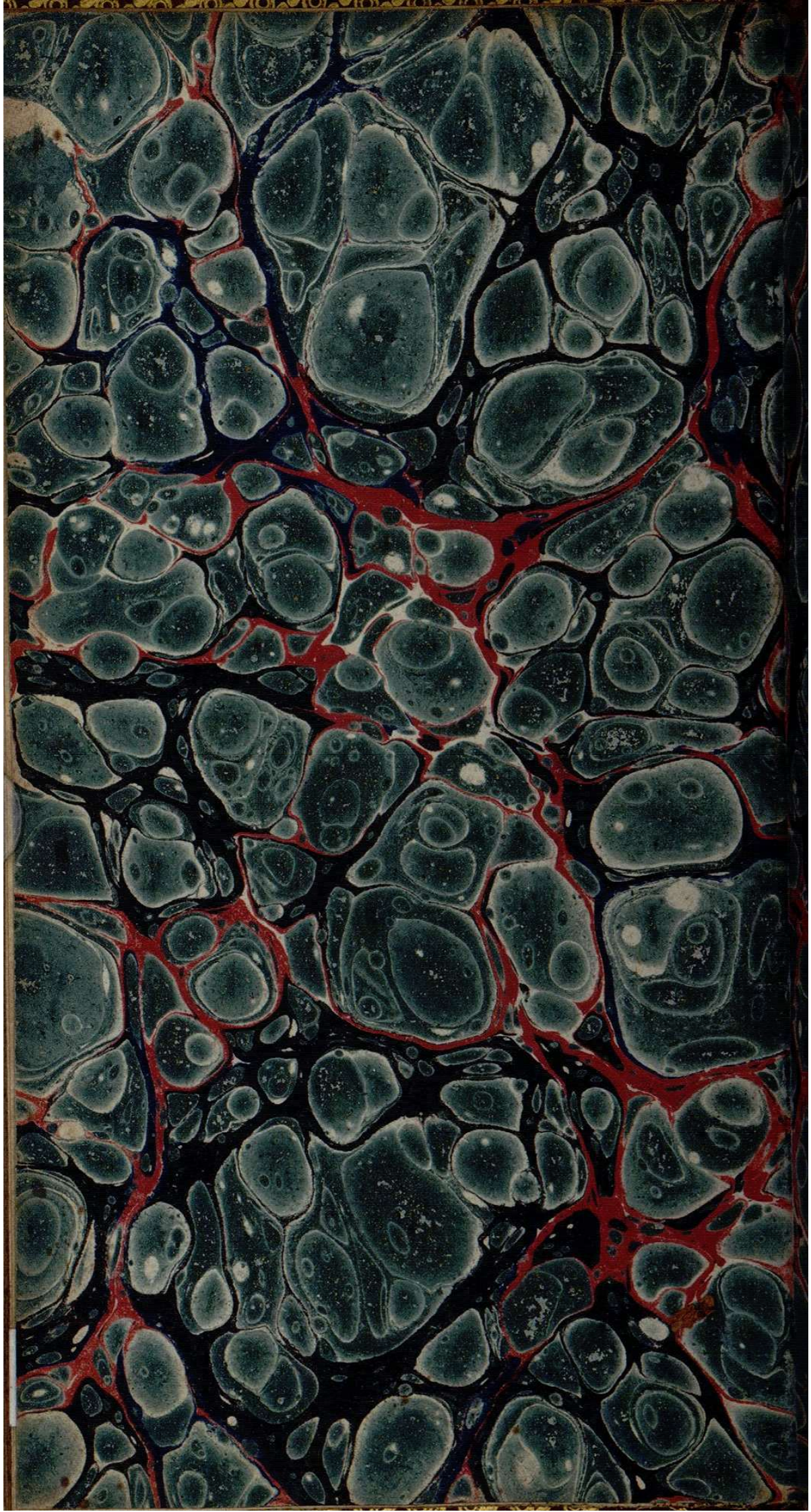


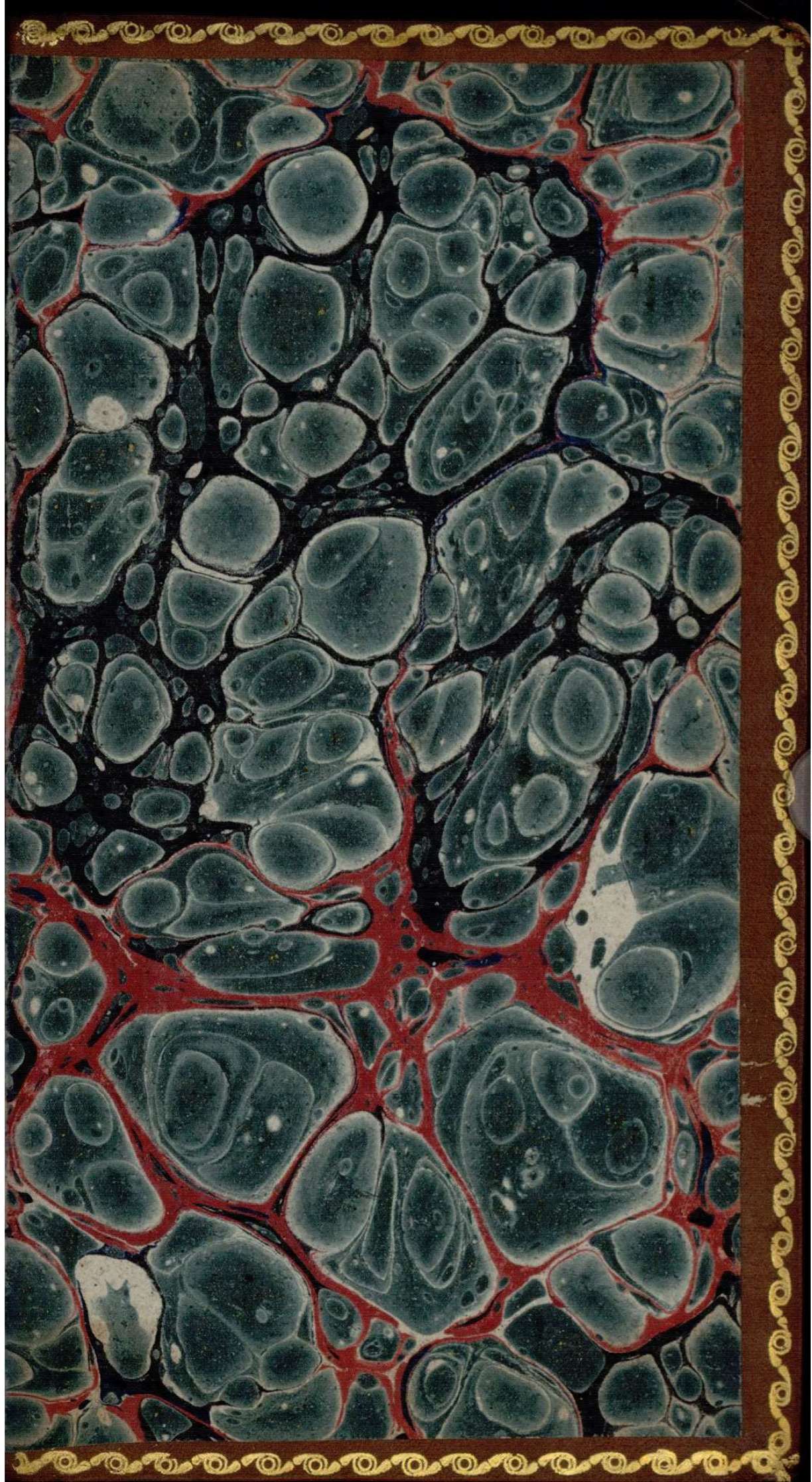
a

VER 6 = 11836



1156522681





1

LES PRÉCIEUSES

188